

# Prospective non-philosophique : rigueur du cycle de Kondratieff dans l'art haptique

Gilbert KIEFFER

**Résumé :** L'analyse de Kondratieff prend une nouvelle actualité dans le contexte économique mondial. L'hypothèse que des cycles longs dirigent les fluctuations de l'intérêt économique peut expliquer et donc anticiper les faits économiques eux-mêmes. Dans la démarche première de Kondratieff ou alors dans les reprises faites par d'autres penseurs comme Marx ou Schumpeter, l'analyse pourra se saisir des éléments structurels de la dialectique de Hegel. La démarche non-philosophique nous permettra alors de généraliser le propos à l'art. Les cycles longs dans l'art correspondent-ils au modèle de Kondratieff ? L'art haptique est-il donc programmé à disparaître ?

**Abstract :** The intellectual rigour of Kondratieff's long cycle pattern applied to the study of haptic art.

Kondratieff's analysis takes on a new relevance in the global economy. The recent crash brings into the modern context the hypothesis that long cycles simulate fluctuations in economic interest and may explain, and even anticipate, economic events themselves. Analysis reveals the structural elements of Hegel's dialectic that underlie Kondratieff's cycle theory. Using the non-philosophical approach we will then generalize about the purpose of art. Do the long cycles in art correspond to the Kondratieff model? Is haptic art bound to disappear?

**Mots-clés :** Kondratieff, cycle économique, crise, art, declin, philo-fiction.

## Introduction

Naguère, nous avons suggéré que la non-philosophie pouvait à nouveau jouer le rôle de laboratoire descriptif de la pensée créatrice, assumant alors, de ce fait même, des missions initialement dévolues à la philosophie. Jamais esclave ou prisonnière du syndrome de vérité, elle pouvait risquer l'hypothèse étrange en toute rigueur (étant entendu que cette même rigueur ne dépasserait jamais l'aspect descriptif de sa prétention). Ce n'est pas qu'elle puisse ainsi se libérer de complexes inhérents au penser philosophique, ou échapper à certaines de ses oppressions, c'est davantage un rôle nécessaire qu'elle pourrait reprendre, celui de se risquer aux limites chaotiques de la raison, une des missions inavouées de la philosophie traditionnelle.

Or les deux limites de la philosophie sont la sagesse et la sophistique. Nous l'avons dit souvent : la non-philosophie pouvait réaliser deux rêves limitrophes de la raison, celui de détecter la sagesse partout où elle apparaîtra, surtout quand elle se dira sans outil philosophique; et celui de mettre en mouvement une sophistique extrêmement élaborée face à la conceptualité traditionnelle. La non-philosophie peut ainsi passer outre les interdits et réinscrire la philosophie dans un contexte de recherche de sagesse et de culture sophistique qui lui donnera une allure inconnue et peut-être inventive.

Je le répète donc une nouvelle fois : faire de la sagesse et de la sophistique (ce que la philosophie ne veut plus faire), voilà les deux versants extrêmes de la nouvelle rigueur.

Dans ce contexte libéré et ouvert, on envisagera l'étude des penseurs inspirés par la vie elle-même, et qui ont négligé les codifications traditionnelles. On l'a déjà fait pour Saint-Exupéry (*Beyond the tale of the little Prince*). Cela devrait se faire encore pour Braque et d'autres. Il s'agit de textes non-philosophiques au sens premier du terme, dont il faut recodifier la pensée de manière à faire apparaître les traces de cette philosophie implicite, non-philosophique, pré-conceptuelle, pensée première de la vie même ou de l'art, directement inspirée par les choses et peu esclave des concepts.

La non-philosophie s'accordera des finalités seulement descriptives, susceptibles de révéler des penseurs non orthodoxe dans l'espace de pensée élargi de la non-philosophie, mais pourra se permettre de ce fait même des audaces coupables ailleurs. En toute rigueur, il faut que la raison puisse déraisonner pour être capable d'inventer partout où le monde est déjà trop encombré de vérités toutes faites.

## Les cycles de Kondratieff et leurs mécanismes économiques

Cette fois, et pour donner un exemple de sophistication inventive, nous nous pencherons sur le modèle très actuel de Kondratieff.

Victime de grandes purges staliniennes pour avoir postulé une cyclicité en économie plutôt qu'une linéarité, il est le personnage même qui doit nous intéresser. Sur des bases statistiques pas toujours très sûres il lance l'idée de cycles longs dans l'économie (40 à 60 ans, voire même plus pour l'analyse de Abadie<sup>1</sup>).

Dans son livre sur la crise actuelle, Loïc Abadie<sup>2</sup> utilise le cycle long de Kondratieff qu'il rallonge de 20 ans, pour la circonstance. Il y voit 4 moments :

- le premier correspond à la sortie d'une autre crise, celle de 1945 (phase de fin d'effondrement du cycle précédent). C'est une période où l'inflation est lente et l'épargne abondante. L'effondrement précédent étant constitué non seulement une épargne, mais aussi une psychologie de peur et de prudence.

- le deuxième répond à une phase d'inflation plus importante marquée par un début d'euphorie. Cette deuxième phase est annoncée par la montée des taux longs, ce qui est toujours un signe d'inflation. Les signes psychologiques annonciateurs sont les contestations sociales (hippies, mai 68) qui sont des indicateurs sûrs que la peur a disparu, celle-même qui signalait la période précédente d'épargne et de repli. Les valeurs de la phase première sont alors en mutation. Durant cette phase il faut faire attention à la corrosion des actifs par l'inflation. Un repli vers l'or et les matières premières (pétrole) est judicieux. Par suite du comportement des foules qui commencent à prendre la même route, l'or monte en parabole. Le ratio

1. Ces cycles caractérisent les pays capitalistes depuis le début de la révolution industrielle. 1792-1850, 1850-1896, et 1896-1940. Kondratieff les décrit en deux phases : des phases de hausse 1792-1815, 1850-1873, 1896-1920, 1945 à nos jours ; et des phases de baisse : 1815-1850, 1873-1896, 1920-1940. Ces phases ont été expliquées de manière diverse (parfois d'ailleurs, même leur existence a été remise en question).

2. La Crise financière en 2008/10 : mode d'emploi pour la décrypter et l'exploiter... Voilà le site du non-économiste (je veux dire un vrai économiste qui n'a pas passé par l'académie)

Abadie : <http://www.tropicalbear.over-blog.com/>

Dow/Gold descend sous 4, signe de la bulle et du retournement. Avec en plus un indicateur de récession, ce sera le signal d'une phase trois qui commence.

- le troisième correspond donc au crash des métaux précieux (1981) et à la phase de désinflation. C'est le paradis des épargnants selon Loic Abadie. Pendant cette phase les taux diminuent progressivement (1980 à 2007) De ce fait tous les actifs réalisent de bonnes performances sauf l'or et les matières premières. En réalité la consommation diminue pendant cette phase, car on aura déjà entamé le mouvement descendant de la courbe de Kondratieff. Comme la consommation diminue, on l'encourage par un endettement qui prend des proportions d'autant plus importantes que l'euphorie de la phase précédente monte toujours et que l'impression de progression illusoire linéaire est encore dans tous les esprits. Tout le monde s'endette alors, les particuliers, les entreprises, les Etats. L'aversion au risque a complètement disparu. « *Les phases 3 ont des durées très variables dans les cycles économiques : 10 ans seulement pour la phase 3 qui a précédé la crise de 1929... jusqu'à 27 ans (pour le moment) pour la phase 3 actuellement en cours en Europe et aux USA* » p.62 Loic Abadie

- la phase 4 correspond alors à l'éclatement de la bulle. C'est l'hiver de Kondratieff. L'importante bulle sur les actions et l'immobilier, associée à des signaux de récession, va donc se dégonfler. De nombreux signes précis annoncent cette dernière phase : l'indicateur de constructions en baisse, l'inversion de la courbe des taux (taux à 10 ans inférieurs aux taux à court terme). La phase 4 du cycle est alors prête. Elle va remettre à plat les bulles spéculatives qui se sont accumulées dans le mouvement euphorique précédent. C'est la grande dépression, la tabula rasa du long cycle économique.

On aura remarqué que la phase A la phase ascendante du cycle de Kondratieff correspond au moment premier et deuxième décrit par Abadie. C'est la montée de la courbe de Kondratieff. La phase 3 et 4 décrite par Abadie reprennent la phase B ou descente décrite par Kondratieff.

Ce qui est intéressant, indépendamment du fait qu'objectivement les phases puissent exister ou non, ce sont les raisons détaillées qui soutiennent leur évolution. Il faut donc, en tout premier lieu, chercher des constantes dans les explications qui soutiennent les phases économiques de type Kondratieff.

Pour Kondratieff, la phase A est due au fait que la production augmente, tant et si bien que les salaires, l'emploi, les profits s'améliorent. Comme la demande augmente il y a une inertie naturelle, du fait que les industriels, s'adaptant à la demande, s'engagent dans une augmentation progressive de leurs capacités, et de ce fait là font augmenter les coûts de production. Ils répercutent donc ces coûts sur leurs prix, et la demande élevée de monnaie pour investir entraîne une hausse des taux d'intérêt, et une forme d'inflation.

Celle-ci amène tout naturellement la phase B ou phase descendante. En effet, par suite de la hausse des prix, la consommation diminue. Les industriels doivent donc réduire leurs prix pour vendre. Ils jouent pour ce faire sur les coûts de production et licencient. Ils arrêtent progressivement d'investir. Cette décrue enclenche une baisse de consommation et d'investissement. Alors comme il n'y a plus de demande de crédit, les taux baissent naturellement. De ce fait le cycle est prêt à recommencer.

Ces explications n'ont pas été reçues de la même manière par ceux qui les ont commentées ; et qui, tout en gardant les phases décrites par Kondratieff, ont introduit des mécanismes complexes qui prennent appui sur des explications différentes.

Schumpeter, par exemple, (qui a contribué à faire découvrir Kondratieff) attribue les phases A des à des « *grappes d'innovations majeures* ». Ces innovations sont le résultat d'inventions qui ont changé le déroulement économique. Ainsi, de 1788 à 1816, c'est la machine à vapeur qui fait redémarrer le textile. Elle initie un cycle. La nouvelle courbe sinusoïdale se développe jusqu'à une phase descendante, de 1848 à 1873, avant que justement un nouveau cycle ne se forme sur d'autres innovations : le chemin de fer et la sidérurgie.

Pour Schumpeter, c'est l'innovation qui en est l'impulsion. C'est elle le moteur de la courbe ascendante. Elle lance le cycle. C'est cela qui a changé par rapport à la théorie initiale de Kondratieff. Mais le mécanisme de pensée et d'analyse est resté le même : le phénomène de grappe pousse à un investissement productif qui va créer des emplois (phase A). L'investissement lié au processus enclenché encourage la montée de la demande de crédit et donc des taux d'intérêt. Là on rejoint l'analyse des mécanismes de base précédemment décrits. Le passage en phase B résulte de cet élan qui a poussé à l'endettement et qui a fait monter les taux. Le retournement se fait lorsque le taux d'intérêt atteindra un seuil critique où certaines entreprises

ne peuvent plus rembourser leurs emprunts. Les premiers touchés par cette crise du crédit sont ceux qui ont imité les innovateurs (attirés par le profit, en spéculant sur la nouvelle situation, sur l'idée que les taux de croissance allaient continuer indéfiniment). Pour Schumpeter, l'entrepreneur innovateur n'est pas la seule figure intéressante, les entrepreneurs imitateurs suivent et se faufilent dans la niche technologique découverte par les innovateurs ; ils nourrissent ainsi une dynamique de croissance par les opportunités d'investissement qu'ils exploitent, mais provoquent à terme une saturation du marché et l'effondrement des capitaux engagés ; d'où la nécessité d'innover en permanence.

### Analogie avec le mécanisme dialectique hegelien

Il y a une analogie de ce raisonnement profond avec la démarche dialectique de Hegel. Ce sera notre deuxième constatation, de philosophe, cette fois. Si on parle d'analogie ce n'est pas tellement pour désigner une forme de raisonnement, que pour éviter toute idée de filiation entre les deux systèmes. Procédons à une préparation du matériau pour une utilisation non-philosophique.

On aura recours, pour ce faire, à la fameuse dialectique du maître et de l'esclave (« *Herrschaft und Knechtschaft* », extrait de la *Phénoménologie de l'Esprit*).

Le parcours est le suivant. Hegel décrit d'abord les trois étapes de la conscience (Certitude sensible, Perception et Entendement). Il aborde ensuite par la *Phénoménologie de l'Esprit* le stade suivant : la conscience de soi ou auto conscience. Ce passage correspond au chapitre IV, qui fait référence à dialectique du maître et de l'esclave. Il faut évidemment le considérer comme un nœud important dans l'oeuvre du philosophe, car la *Phénoménologie* intervient comme *a priori* pour la compréhension de la Science de la logique. Elle fait en même temps partie de cette Science de la logique qui se propose d'expliquer la connaissance absolue, car la connaissance, n'est pas dans les sciences naturelles mais dans une phénoménologie qui construit son histoire, son parcours dans le réel par le biais d'une lutte pour la liberté afin de se réaliser

Fondamentalement, pour Hegel, la connaissance absolue, ou Esprit, ne peut pas arriver à être, sans une auto conscience qui doit se faire reconnaître par une autre conscience de soi. Afin d'expliquer comment cela fonctionne,

Hegel utilise une histoire qui est par essence un résumé, l'histoire idéalisée d'une rencontre.

L'insertion de l'histoire dans l'ensemble de la phénoménologie et de la phénoménologie comme élément de la doctrine globale de l'esprit occupent habituellement l'ensemble de travail d'exégèse philosophique par corrections savantes. Là n'est pas le travail non-philosophique, qui lui cherche plutôt à généraliser le matériau, à le faire sortir de son contexte doctrinaire. Et un travail d'extrapolation semblable semble avoir guidé Marx lorsqu'il a réorienté la fameuse dialectique hegelienne sur un nouveau contexte en l'associant à la plus-value et au travail.

Ici, pour notre propos, nous nous proposerons de saisir le mouvement de pensée hegelien lui-même, dans son parcours narratif et de le comparer aux raisonnements économiques, sans nous perdre dans les systèmes de vérités des philosophies économiques elles-mêmes (monétarisme, marxisme, etc.). Mais aussi, sans nous perdre dans les discussions sur l'*Aufhebung* qui nous rabattraient immédiatement sur la dialectique verticale, nous empêchant de saisir le mouvement qui nous intéresse. Écoutons à présent l'histoire du maître et de l'esclave et traduisons l'*Aufhebung* en action, exactement comme nous l'avons fait pour Kondratieff.

Le maître est maître et se distingue de l'esclave parce qu'au fond il n'a pas peur du seul maître absolu qui aurait pu limiter son pouvoir : la mort. L'esclave consent à être esclave par peur de la mort. Le maître l'assujettit mais le laisse vivant, sinon il ne serait plus le maître, car il n'aurait plus ce témoin et cette reconnaissance de sa maîtrise... Car elle vit de reconnaissance, sa maîtrise... C'est la phase A du cycle, l'équivalent de la phase montante de Kondratieff.

Survient alors le haut de la sinusoïde. C'est le moment d'hésitation et d'incertitude avant que l'affirmation génère par son excès même, sa propre négation. Nous traduisons : l'esclave pourra s'interposer entre la vie et le maître. Ce faisant il permet au maître d'être vraiment maître, détaché de la vie, comme il a voulu l'être par son dédain de la mort. Or, en même temps, il y aura dans son affirmation même une perte progressive de connaissance sur la vie, de connaissance par la vie. Ce dont ne souffrira pas l'esclave, dont le savoir s'enrichira sans cesse de ce contact avec les exigences matérielles et pratiques. C'est exactement le moment du retournement qui approche et la phase B qui se met progressivement en place.

L'esclave apprendra toujours plus par contact avec la vie. Et de ce fait, il sera de plus en plus nécessaire au maître, car l'adaptation au réel et à la vie est impérative. De telle manière que dans la réalité des choses s'installera une dépendance inversée. Peu à peu le maître sera vraiment dépendant de son esclave, tant et si bien que l'esclave, avant même d'être reconnu, sera déjà, de fait, le maître du maître, par son contact avec la vie. Le retournement s'est accompli. C'est la phase B qui conduira la nouvelle situation à son aboutissement, lorsque l'esclave prendra le pouvoir, en renversant le maître. Là s'arrête l'histoire qui a inspiré la vision marxiste de la dialectique.

Mais on pourrait très bien la continuer en disant que l'esclave devenu maître aura la même tentation que l'ancien maître. Il voudra s'épargner le travail pénible. Comme il a la maîtrise réelle, il pourra demander à l'ancien maître de prendre sa place (car il se peut que ce dernier n'ait plus à présent la même superbe, une fois destitué) et la phase A pourrait recommencer. C'est cela la différence entre Kondratieff et Marx et c'est la raison pour laquelle il a été fusillé. Pour Marx le renversement ne devait plus être réversible, et le cycle n'existe pas. L'ensemble devient linéaire. C'est la différence entre la cyclicité économique et la dialectique linéaire d'absorption dans le tout (qui caractérise pour le spécialiste la pensée de Hegel).

Mais si l'on considère la dynamique de la pensée hegelienne, elle est très proche de celle de Kondratieff, et de la pensée économique en général. C'est celle même qui décrit la dynamique des bulles spéculatives. Elle correspond à la même démarche. Un investissement immobilier sera favorisé parce que le bien pourra prendre de la valeur à la revente. On pense que demain ce sera plus cher ; qu'on pourra donc moins bien l'acheter qu'aujourd'hui, mais mieux le vendre. On appelle à construire, non pour se loger seulement, mais aussi pour revendre et pour faire du bénéfice. Beaucoup songent à cela. L'idée se communique. Il y aura de ce fait de plus en plus de constructions. Or, peu à peu, par suite de la concurrence, les espérances de gain à la revente s'estompent. Les logements se vendent de plus en plus difficilement. Et la courbe s'inverse, la phase B commence. Les prix tombent, et en tombant, la confiance disparaît et accentue le mouvement de la chute, en raison inverse de l'énergie qui avait porté l'espoir de gain en phase A. Les constructions se calment et la bulle se dégonfle, par le même élan qui a permis à la constituer. Le pouvoir du maître conduit à l'affaiblir comme maître puisqu'il va se rendre dépendant de l'esclave, jusqu'au moment où le

renversement se fera. La même énergie qui conduit la phase A procède au retournement. Cette similitude nous conduira à généraliser l'analyse de Kondratieff à d'autres domaines que seulement économique, celui de l'art, par exemple.

C'est le moment de se défaire des évidences faciles et autres a priori.

- L'idée que l'art est soumis à des cycles est en soi très parlant. Cependement le cycle n'est pas un retour stérile au même, comme le voudrait la tradition linéaire des académismes. Si tu renies la toile blanche de Malwitch tu ne reviens pas forcément au passé.

- Le cycle n'est pas directement dépendant de l'économie comme pourrait le suggérer une autre tradition (économique, qui ne voit dans le commerce de l'art qu'une spécificité anecdotique du commerce en général).

- Plus encore : ce qui conduit à délaisser certains modes d'expression, à en adopter d'autres pourrait représenter un intérêt dont l'énergie cyclique contrevient aux idées de l'art absolu, et linéaire, tel qu'il est véhiculé par la tradition philosophique de l'esthétique, qu'elle soit moderne, romantique, postmoderne ou abstraite.

Il s'agit de penser à la marge de ces deux traditions (l'esthétique académique et la dépendance économique) qui ont accaparé le fait artistique :

Pour le faire avec une certaine rigueur, il convient de suivre la description hégélienne de la dialectique, de la retrouver dans les mécanismes économiques et de la repenser dans les cycles de l'art.

Il existe en effet un moment où l'énergie quitte la forme (cette forme d'expression familière, dans laquelle on reconnaît l'apparaître de l'art), même quand elle est abstraite ou informe, conceptuelle et autre, tout simplement par excès d'affirmation, un peu comme dans une bulle économique traditionnelle. La théorie des cycles de Kondratieff, généralisée à l'art, permettra d'en développer précisément les phases. Commençons.

### Généralisation du cycle de Kondratieff à l'art haptique

D'abord, pour éviter un sempiternel débat stérile sur le « moderne », « le non figuratif », nous utiliserons le terme de Deleuze : celui d'art « haptique ».

Deleuze forge le concept d'art haptique à propos de Bacon. Il l'oppose à l'art optique selon trois critères.

Premier critère : l'art haptique est un art d'immersion du sujet observateur dans ce qui est observé (ce n'est pas une « Einfühlung »). Il n'y a donc pas de fenêtre de la Renaissance, pas de distance critique, pas de détachement sujet-objet. C'est une fusion confusion.

Deuxième critère, l'art haptique ne présente pas de codification de l'espace. Il n'y a pas de parcours à l'intérieur de l'espace décrit. Il n'y a donc pas de perspective qui place les illusions et crée l'espace à parcourir.

Troisième critère : l'usage de la ligne. Contrairement à l'art optique où la ligne cerce les formes, trace et délimite les objets les personnes, dans l'art haptique la ligne existe en elle-même et pour elle-même. On en fait un usage abstrait (comme dans les réflexions de Kandinsky sur l'art). Ces trois critères, l'immersion, la fusion des plans, et l'abstraction en font un descriptif qui pourrait caractériser cet art qui est sorti du cubisme et qui se perd dans d'innombrables tendances de happening jusqu'à ces toutes récentes années où son originalité et son artificielle perennité se voient soutenues par un renfort de discours académiques.

Pourquoi appeler art haptique le travail artistique non figuratif d'une grande partie du siècle passé, alors que sous ce concept Deleuze entendait un type d'art premier, qui pouvait inclure l'art égyptien aussi bien que le baroque, mais qui s'opposait à l'art de la perspective, à l'art optique ? Cela n'est pas conforme à l'usage et ne respecte pas la conceptualité interne à la pensée de Deleuze.

C'est que nous faisons du concept de Deleuze un usage généralisé, en le coupant consciemment de l'histoire de la philosophie et de son propre système de vérité. Les trois critères sont ceux-là mêmes qui vont opposer le travail de Max Enst-Dali-Magritte à Picaso-Braque-Klein-Duchamp. Peu importe d'ailleurs comment on nommera cette séquence, on ne se laissera pas gagner par le saupoudrage conceptuel : cubisme, nouveau réalisme, pop art... Cette poussière conceptuelle est chargée avant tout de soutenir l'illusion de Clavileño (article précédent ; *Philo-fictions* n° 1, Gilbert Kieffer, « *Le syndrome de Clavileño* »).

Nous utilisons un seul concept (haptique) pour échapper justement à l'illusion de complexité, de richesse de la « nouvelleté » comme disait Montaigne. Nous avons décrit cette illusion comme le syndrome de Clavileño. Ce syndrome cherche à faire croire à des rêves éthérés alors que les réalisations qui portent et supportent ces mêmes rêves, ne sont que de vulgaires paquets de fer compactés, des urinoirs et d'autres artefacts grossiers, de la même manière que Dom Quichotte croyait que Clavileño était un destrier céleste, alors qu'il n'était en fait qu'une farce, un vulgaire cheval de bois.

Nous ne croyons pas que tous ces courants soient fondamentalement différents les uns des autres. Leur différence est faite d'illusions verbales. Leur facture inlassablement se répète tout un siècle déjà. Nous ne croyons pas que l'art haptique a définitivement détroné l'art optique, car la linéarité de cette analyse est une illusion que nous chercherons à démasquer à présent.

Personne ne peut prendre possession de l'art, pas même le courant de l'art haptique, car l'évolution n'a jamais été linéaire. Nous sommes plutôt de l'idée qu'il doit y avoir de grands cycles, du type Kondratieff, pouvant couvrir jusqu'à un siècle d'histoire de l'art, des cycles moyens de type Kitchin, et même des cycles courts de type Juglar.

Or si l'hypothèse de l'existence d'un cycle de type Kondratieff a droit de cité, alors, l'art haptique pourra s'éteindre bientôt, parce qu'il a déjà duré trop longtemps.

S'il existe un équivalent du cycle Kondratieff dans l'art du XXe siècle, alors les courants ne se seront succédés que pour faire oublier par des théories (nouveau réalisme, pop art, etc) que les œuvres ressassent, qu'elles piétinent et répètent. Tout cela ressemble à des phénomènes de relances économiques par la publicité, par le crédit. Il est relativement facile de déterminer la phase deux et trois du cycle de Kondratieff, revu par Loïc Abadie dans l'évolution économique de 1968 à 2007 (avant l'hiver de Kondratieff, celui du grand effondrement systémique qui clôt le cycle), dans l'art pictural du XXe siècle. Toutefois les cycles semblent être décallés. La phase inflationniste, optimiste, euphorique des années 68 commence déjà en 1907 dans l'art haptique, par le pré-cubisme des *Demoiselles d'Avignon* (en période de déclin du cycle économique précédent, qui aura sa phase quatre, de dépression systémique en 1929 à 1945). Le cycle Kondratieff de l'art haptique mord donc sur le cycle précédent de l'économie. Les deux cycles

Kondratieff, économique et artistique, ne sont absolument pas accordés. On peut tirer une foule de vérités de ce nouveau rapport (sur la spéculation, sur l'évolution de l'art par rapport aux crises économiques). En réalité, la naissance de l'intérêt, l'engouement pour un style, une manière, sont cycliques, peut-être parce qu'ils sont déterminés par la même psychologie collective que la spéculation économique, et non parce qu'ils dépendent directement de cette dernière seulement.

Le cycle de Kondratieff pourrait donc diriger les grandes tendances dominantes de chaque siècle. L'art de la renaissance, le classicisme français, le baroque, le romantisme, etc. Ces tendances tiennent longtemps parce qu'elles occupent l'intérêt d'époques entières pour des raisons multiples et pas seulement politiques ou économiques. Ces grandes tendances inscrivent le goût dans le sens du bon goût qui n'est évidemment qu'une conformité à la tendance montante du cycle. Elles se durcissent en académisme pour éviter les retournements de tendance. Il faudrait entreprendre toute une étude pour documenter et vérifier ces hypothèses.

Quand on présente de l'art, quand on vend de l'art c'est toujours au nom du patrimoine sous le signe de l'inchangé, de l'éternel. L'art est éternel puisqu'il sera gardé en mémoire. De là l'illusion somme toute classique qu'il sera toujours tel et ne subira aucune dépréciation. Mais le musée imaginaire est en réalité en transformation permanente en fonction de la vie, de l'intérêt du moment, de la reconnaissance officielle, des spéculations. Il y a des cycles, ce n'est pas un continuum linéaire. Mais ce n'est pas non plus un retour au point de départ, car les cycles de type Kondratieff, Kitchin ou Juglar ne retournent pas au point de départ, mais amorcent de nouvelles tendances, même s'il peut y avoir des points de comparaison entre ces tendances.

Les grandes tendances du siècles se conjuguent avec des variantes dont la cyclicité est plus courte. Dans ce cycle court de type Kitchin apparaît l'impressionnisme comme un courant de fin de la figuration, en réaction contre l'académisme pur et pauvre. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ce courant retrouve un regain d'intérêt à une période où l'on a fait durer trop longtemps le cycle long de l'art haptique.

Saisir ce phénomène sur un decalque exact des cycles de Kondratieff analysés par Loïc Abadie est particulièrement parlant. On se rappelle la phase trois de désinflation économique, lorsque l'optimisme était dans un mouvement d'inertie hérité de la phase inflationniste précédente, alors que

la consommation ne se poursuivait que par une politique du crédit qui allait fabriquer dans l'économie la grande bulle qui ferme le cycle complet de Kondratieff que nous sommes en train de vivre à présent. Cette période correspond exactement à la surenchère des tendances de l'art haptique, ces fragmentations infinies qui ne se distinguent de fait que par la parole explicative. Tout cela semble suivre la loi de la phase trois d'un cycle de Kondratieff et annonce que l'art haptique se survit et ne manquera pas de disparaître, parce qu'en réalité il est déjà détrôné et n'est qu'artificiellement maintenu en vie pour les besoins de la spéculation des investisseurs et de l'académisme de certains grands musées (qui ont parié sur le fait que cet art serait éternel). Mais la tendance change par son propre épuisement. Et l'intérêt se perd parce que l'énergie a fui ailleurs.

L'art n'est, somme toute, qu'une expression d'un certain désir de transcendance mais qui se dit depuis le temps lui-même et qui change avec la conscience collective. Un art universel postulerait une conception linéaire. Or l'intérêt obéit à des cycles de longueur variable suivant qu'ils correspondent à des tendances de grande ou de moyenne ampleur. Le rythme des civilisations n'est pas le même que celui des périodes politiques. Et ce dernier n'est pas celui des générations en succession ni même celui des individus artistes. On dira donc qu'un grand artiste anticipe la tendance qui vient. Il vit et travaille déjà dans le cycle suivant. Voilà pourquoi il est difficilement accepté de son vivant ; tout simplement parce que ce qu'il voit, les autres ne le voient pas encore. Il ne peut pas se mettre au goût du jour, puisque le goût du jour est un cycle ancien pour lui. Il a l'intuition de ce qui va naître et un instinct sûr le guide dans son action. D'autres imiteront son expression et sa mythologie. Il aura ensuite ses épigones et même son académie. La différence avec l'entrepreneur de Schumpeter est dans le temps de réaction de ceux qui le reçoivent. Alors que l'entrepreneur va ouvrir une phase A immédiatement après sa découverte audacieuse, parce que l'économie attend que se crée des besoins nouveaux et des réalisations nouvelles susceptibles de créer de la richesse, la découverte ou l'invention de l'artiste non-schumpeterien est surnuméraire parce que les investisseurs et les collectionneurs collectionnent le cycle en cours. Rares sont ceux qui comme Ambroise Vollard ont une vision en avant. La loi du nombre est le moteur des bulles économiques et la consécration des cycles anciens. Et dans le nombre, on pourra inclure les institutions qui transmettent le savoir et le conservent.

Voilà quelques exemples tirés de l'intuition du cycle de Kondratieff appliqué à l'art. On laissera au lecteur le soin d'en tirer d'autres encore.

# Une politique-f(r)iction

Sylvain LÉTOFFÉ

**Résumé :** Nous interrogeons ici partiellement encore la discursivité politique, le montage qu'elle peut constituer et le démontage dont elle peut faire l'objet, mais plus encore l'usage qu'il peut revenir à chacun de faire d'elle. Cette discursivité peut être soumise à expérimentation hors les codes qui la régissent habituellement. La mise en évidence de ces codes est une tâche nécessaire, qui a pour but la constitution ou l'émergence d'une parole qui ne soit plus inféodée à la croyance Monde. Vers un anarchisme transcendantal ou démocratie des étrangers.

**Abstract :** Here we are still partially examining political discursiveness, the assembly it may generate and the dismantling it may be subjected to, but, moreover, how everyone may be in charge of it.

This discursiveness may be confronted to experimentation, beyond the codes that usually rule it. Demonstrating these codes is a necessary task, whose goal is the making and emergence of a word which is no longer enfeoffed to World belief. Towards a transcendental anarchism or an aliens democracy.

**Mots-clés :** politique, régimes de signes, détermination-en-dernière-instance, expérience.

Nous (mais qui sommes-nous ?) entretenons un rapport (mais quelle est la nature de ce rapport, idéal réel ?) avec la politique (comment définirons-nous jamais la politique ?).

*Nous des humains mailles filet se débattre avec théories logos concepts monde problèmes exploitation subissons quelque-chose victimes effet sans jamais rien dire quelque-chose malgré déclaration des droits de l'homme tous les jours sans savoir ni d'où vient va classification nosographie troubles problèmes identifier*

Nous (mais qui sont-ils ceux qui disent nous ?) entretenons de multiples rapports (sont-ce bien des rapports ou des relations ? peut-on décrire ces relations ?) avec le corpus politique (mais quelle est l'étendue de ce corpus ? comment le circonscrire ? quelle en est la limite ?).

*problème le champ est indéfinis illimité variations subir multiples déformations topologie complexe problème le survole la discursivité les interdits les feux verts les blocages les accélérations des régimes cartographies sans-cesse obsolescence d'une champ transformation massive déploiement discursivités subir mutations continues*

Nous les humains pensons avec des concepts politiques (mais pourquoi ces concepts sont-ils spécifiquement politiques ?) avec des concepts d'origine politique (comment faire la genèse des concepts politiques ?) avec des concepts émanant de notre expérience politique (c'est l'expérience qui a déterminé ces concepts ?), avec des concepts issus de notre expérience de la cité (qui définira l'expérience, la cité, le nous, le concept ?) avec une entreprise de définition de l'expérience politique par la philosophie (comment le philosophe produit-il des concepts politiques ?), avec Cité, Ville, Habitants, Monde, Relation, Hommes, Humains, Révolution, Histoire, Nation, Race, Différence, Répétition, Altérité, Autre, Un, Unité, Unification, Révolte, Oppression, Sujet, Résistance, Capitalisme, Culture, Classes sociales, Champ politique, Clash, Frictions, Emergence, Flash, Événement, Médias, Société, Peuples, Travail, Exploitation, Ensemble, Communauté, Economie, Marx, Freud, Marcuse, Nietzsche, Cicéron, Hobbes, Rousseau, des Auteurs, le multiple, avec un Monde (comment relater le Monde ?), avec Politique, avec cosmo-politique, avec techno-politique, avec polito-logie, avec polito-philie, avec polito-sophie, avec micro-politique, avec macro-politique, avec politique-monde, etc. etc.

*démocratie droit civil humain a des droits devoirs dans et hors protection  
humanité langage parole expression parler droit de parler les langues  
spécifiques liberté de l'expression hors usages spécifiques santé émotions des  
en-un interprétés de toutes parts catégorisés rétrécis complexes Procuste  
Suffisant par des en-huns du monde spectacle même les coulisses font  
spectacle*

Pensons (mais définir qu'est-ce-que penser n'est-ce pas déjà un acte politique ?) Faudra-t-il jamais définir comment il nous faut penser ? Qui définira la manière dont nous (mais qui sommes-nous ?) devons (par quelle nécessité ?) penser la politique (laquelle ? la nôtre ? mais pour quels personnages conceptuels devons-nous nous prendre ?)

*cité philosophique et ses départements lieux spéciaux avec spécifiques  
pratiques langagières codifiées spécialement catégorisées hiérarchisées  
ententes particulières herméneutique partielle écoute département  
sémiologique juridique économique politique sémiotique ressources  
humaines médicale oncologique psy ou autre secteurs signes manifestes  
 coute herméneutique particulière régimes de signes particules langagières  
chaos des organisations du sens donation production nomination une histoire  
naturelle des régimes les discours discursivit s multiples évolution  
mouvement complexification adopter parler les régimes signes*

Nous (que sommes-nous ?) penserons notre expérience politique avec la tradition et le Monde. Notre expérience politique nous en construirons les fictions, ce sera notre politique expérimentale, notre façon d'explorer ainsi que d'inventer une force (de) pensée, une force politique. Notre expérience (une ou multiple ?) nous la décrivons au moyen des décisions philosophico-politiques qui constitueront notre matériau.

*complexité expérience vivre monde avec signes objets reliquats verbes  
particules des minorités aux autorité la dictation dicible des devoirs dire des  
civils simples aux autorités autorisées systèmes les tutorats de la population  
problématique des lumières émancipation quelque-chose un dans hors  
quelque topos lieux spécifiques discursivité encore et encore géographie  
expérience mise en langage parler l'expérience de politique les champs  
multiple et le tout expérience synthétisée spécialisée*

Mais qui Décidera jamais ce que nous sommes, que nous sommes, le besoin, la durée, le plan, le nom, la place, la marge, le centre, la gauche, la droite, le nombre, le comment, la finalité ? Sans place, sans situation, (sans centre, sans gauche, sans droite, sans extrême, sans plan, sans haut, sans bas, sans dedans, sans dehors ?), nous émergerons (tels-quels) des étrangers à la place, des étrangers à la situation (mixture de situé de situant de situation du site) Humani sans cité ou DDI Politique-monde...

*certaines places institutions lieux des pouvoirs s'exercer la parole maîtrise situation enfermement subtile mise au ban lieu spécifiques des étrangers chassés humains comme malfrats avec avocats médecins parlant parole spécifique langue spéciale et roborative technique de lalangue empreinte certains sophismes époumoner à comprendre le contraire et le contraire du contraire l'un dans l'autre mélanges les qualifications systèmes hiérarchie mal comprendre réalité spécifique en chaque lieu chaque vocabulaire*